

Zeitschrift: Revue syndicale suisse : organe de l'Union syndicale suisse
Herausgeber: Union syndicale suisse
Band: 46 (1954)
Heft: 9

Artikel: En Suisse, terre d'asile : quatre siècles de refuge
Autor: Gloor, Ernest
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-384874>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 18.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

une effarante désinvolture à l'égard de la N. V. V., comme aussi une conception inquiétante de la démocratie et de ses exigences.

Les organes de la N. V. V. ont examiné dans quelle mesure la situation présente risque d'être préjudiciable à la collaboration qui s'est établie en 1945 au sein du Conseil des centrales syndicales nationales. La N. V. V. rappelle que l'article premier du règlement de coopération suppose le respect mutuel des principes affirmés par les partenaires et de leur autonomie. Cette règle a cessé d'être respectée à l'égard de la N. V. V.; en effet, d'une part, le mouvement ouvrier catholique a admis sans réserve les thèses du mandement épiscopal, y compris celles qui visent la N. V. V. et, de l'autre, l'Union syndicale chrétienne-nationale, par la voix de son président, a jeté de manière inqualifiable le décri sur notre organisation. Ainsi, les conditions mêmes d'une collaboration loyale ont cessé d'être remplies et la N. V. V. et ses fédérations se voient contraintes de cesser toute coopération au sein du Conseil des centrales syndicales nationales et des commissions d'entreprises.

Il va sans dire que la N. V. V. continuera de contribuer activement, dans l'intérêt des travailleurs, à l'aménagement de la politique économique et sociale des Pays-Bas, que ce soit au sein de la Fondation du travail, du Conseil économique et social ou dans d'autres domaines. La N. V. V. entend rester une organisation libre, ouverte — à la condition qu'ils respectent ses principes et acceptent d'œuvrer à la réalisation de ses objectifs — à tous les travailleurs, indépendamment de leurs conceptions religieuses ou philosophiques.

En Suisse, terre d'asile

Quatre siècles de refuge

Par le D^r Ernest Gloor

I

DEVANT NOS PORTES

*Nous ne pouvons pas chasser et renvoyer nos
frères en Christ que Dieu envoie devant nos portes.*

Registres du Conseil d'Yverdon, 1648.

Cette phrase, véritablement inspirée et inspiratrice à son tour d'une attitude dont notre peuple tient à cœur de ne se départir jamais, termine une lettre de Leurs Excellences de Berne à leurs sujets d'Yverdon, en Pays de Vaud, les engageant à ne pas faiblir dans l'aide apportée par eux aux «pauvres réfugiés» fuyant la terre de

France pour « cause de Religion ». Car la petite cité des bords du lac de Neuchâtel, comme tant de ses bourgades sœurs du pays suisse d'alors, voyait affluer chaque jour dans ses murs ces fugitifs pitoyables.

A Genève, c'est au Molard, une des plus vieilles portes de la ville, que s'élève le monument qui rappelle au passant d'aujourd'hui que le plus beau titre de gloire de cette ville est d'avoir été, dans les temps chaotiques des guerres de religions la Cité de Refuge par excellence. Un haut-relief de pierre blanche encastré dans des moellons de la tour fortifiée, montre une femme penchée sur un homme à terre, qui se soutient sur un coude pour recevoir le secours qu'elle lui tend. Cet homme est un Huguenot vêtu du costume mi-civil, mi-militaire des combattants de l'époque. Il symbolise la foule immense de ses frères en la foi sauvés par la fière Cité du Refuge dont, trois siècles plus tard, un autre élan samaritain fera la Cité de la Compassion, celle de la Croix-Rouge, œuvre d'Henri Dunant, « l'homme en blanc » de Solferino, et de quelques amis, genevois comme lui. Noblesse oblige.

Notre petit pays, placé au carrefour des routes, des langues et des religions de l'Europe, après avoir guerroyé avec ses grands voisins le temps qu'il fallait pour établir son indépendance, proclama sa volonté de se tenir désormais à l'écart des luttes politiques des Puissances. Bien qu'à l'apogée de sa gloire militaire, la Suisse devient neutre, se repliant derrière ses frontières où elle se vouera à la tâche, non moins hardie que dure à remplir, d'élever sa Confédération de huit, puis de treize, puis de vingt-deux cantons, préfiguration de ces Etats-Unis d'Europe et du Monde que tant d'esprits anxieux de l'avenir appellent de leurs vœux. Cette neutralité, elle l'a consolidée et maintenue pendant quatre cents ans.

Terre neutre ! Terre d'asile ! Ces portes, défendues aux forces combattantes étrangères, et auprès desquelles son armée de milice peu nombreuse veillera, l'arme aux pieds, chaque fois qu'éclate un nouveau conflit européen, ces portes s'ouvrent alors aux non-combattants, victimes de la guerre ; la Suisse les accueillera, eux, elle leur donnera protection et réconfort pour que, la guerre chez eux terminée, il y retournent, forces vives des temps nouveaux. Elle maintiendra sans défection l'antique et noble tradition, jusqu'à la deuxième guerre mondiale, où, pour sa honte, il y aura, à côté d'une grande fidélité, d'étranges et douloureuses défaillances.

Cette tradition de l'asile a de si profondes racines dans l'âme du peuple que souvent, nous le verrons, c'est à l'encontre des désirs du gouvernement qu'il y fait honneur. Plus que ses dirigeants, il se souvient, lui, de l'esprit qui anime cet appel (entre mille autres témoignages) du pasteur Humelius de Berne à LL. EE. au sujet de l'appui à donner aux régicides anglais, Ludlow et ses compagnons, réfugiés à Vevey autour de 1660.

La guerre a ravagé l'Europe entière; nous seuls avons été épargnés. N'est-ce point pour que notre patrie fût un lieu de refuge pour tant d'exilés?

Les anciens ont cru les étrangers envoyés par Jupiter. Jupiter, à les entendre avait paru sur la terre pour mettre l'hospitalité des hommes à l'épreuve. Christ, confirmant cette croyance, a dit: « Qui les reçoit, Me reçoit. » Écoutons une parole dont le cours des siècles n'a point détruit la vertu. Nous vivons en paix sur cette terre, entourés de ceux que nous aimons; nos toits abritent notre sommeil; mais qui sait si nous ne serons point un jour étrangers quelque part? Malheur alors à qui emporterait le souvenir d'avoir méconnu l'exilé...

1660! Eût-il écrit autrement en 1946?

Depuis quatre siècles, l'Europe, centre ardent du monde civilisé, semble chercher, au milieu de combats effroyables et de déchirements mortels, son statut de communauté humaine harmonisée. Trouvera-t-elle bientôt ce statut, et avec lui, son équilibre, ou va-t-elle s'écrouler dans une ultime convulsion? C'est là le drame des générations prochaines et de la nôtre, drame dont un très proche avenir détient le secret du dénouement. Cependant à chacune de ces guerres, à chacune de ces convulsions civiles, nos frontières reçoivent le flot des réfugiés, des proscrits, des non-conformistes de toute espèce et de toute idéologie. C'est le Refuge; et il va poser aux gouvernements des cantons d'abord, puis à celui de la Confédération, des problèmes politiques et sociaux les plus complexes, les plus épineux, les plus douloureux souvent.

*

Les Refuges sont de trois ordres: religieux, politique et militaire.

II

LES REFUGES RELIGIEUX

Les Réformés (XVI^e–XVIII^e siècles)

Religieux sont les grands Refuges protestants qui, du milieu du XVI^e siècle jusque peu avant la Révolution française déferlent aux frontières genevoises et bernoises, puisque le Pays de Vaud était alors sujet de Berne. C'est là qu'affluaient les Français, tandis que les Italiens de Luques, de Florence, de Milan, de Venise, voire de Rome, fuyant la contre-réforme de l'évêque Charles Boromée, cherchaient asile dans les bailliages tessinois ou dans les territoires des Liges grisonnes. Les Hongrois, nombreux, venaient frapper à la porte de Zurich, venant du nord. Par dizaines de milliers ils arrivaient, parfois la population de villages entiers, curé en tête; d'innombrables isolés aussi. Les Français seuls passeront au nombre de cent quarante mille. Beaucoup se fixent dans ces terres qui accueillent à bras ouvert leur génie et leurs industries. Mais le plus grand nombre ne fait que passer,

pour aller fonder, dans le Palatinat, le Brandebourg ou la Prusse, des colonies florissantes, perdus à jamais pour la mère patrie qui avait laissé partir ces enfants précieux par leur vertu et leurs dons.

D'innombrables études ont été publiées sur cette période, la plus connue de toutes celles constituant l'ensemble des Refuges. Une des dernières en date est *La vie ardente du premier Refuge français*, dans laquelle M. F. Fournier-Marcigny évoque, au cours d'une œuvre admirablement documentée et richement illustrée, la transformation de la Genève moyenâgeuse des grandes foires et du négoce, en la Genève de Calvin, Rome protestante.

Si Genève fut bouleversée de fond en comble dans sa population et dans ses mœurs par l'établissement des Français et des Italiens réformés – quantité de familles genevoises portent encore leurs noms illustres – si le rayonnement spirituel de son Collège, son Université et ses célèbres imprimeries illuminait le monde protestant tout entier, le Pays de Vaud, lui aussi, vit sa jeune Académie briller de l'éclat des maîtres réfugiés. L'un des plus fameux, Antoine Court, guida les premiers pas du « Séminaire de Lausanne » qui allait, au cours de quatre-vingts années, former plusieurs centaines des pasteurs dits « du Désert ». Ces hommes, leurs études théologiques terminées, retournaient clandestinement soutenir la foi de leurs coreligionnaires des provinces protestantes. Un grand nombre d'entre eux connurent le martyre.

Le Refuge protestant fut, pour notre pays, plus qu'un enrichissement spirituel et intellectuel. Il fut, comme en Allemagne et aux Pays-Bas, à l'origine d'un prodigieux essor industriel et commercial intéressant l'horlogerie, la joaillerie, les émaux, les tissages de toiles et de rubans, la passementerie, la pélisserie, la teinturerie, la tannerie et même l'agriculture. A Lausanne, un quartier porte encore le nom de Languedoc en souvenir des réfugiés du Midi qui y installèrent les premières grandes cultures maraîchères.

Comment ces fuyards parvenaient-ils dans notre pays ? Un de leurs historiens (Ch. Weiss : *Histoires des réfugiés protestants*) nous le dira.

Au risque des galères, la sortie de France étant un crime, ils partaient, déguisés en pèlerins, en courriers, en chasseurs qui marchaient le fusil sur l'épaule, en paysans qui conduisaient leur bétail, en portefaix qui roulaient devant eux leur charrette ou semblaient porter quelque balot de marchandises, en valet revêtu de la livrée de quelque riche seigneur, en soldats se rendant à leur garnison. Les plus riches avaient des guides qui, pour mille à six mille francs, les aidaient à passer la frontière. Les plus pauvres partaient seuls et prenaient des routes impraticables, ne marchant que la nuit et passant le jour dans des forêts, dans des cavernes, quelquefois dans des granges où ils restaient cachés sous des monceaux de foin, jusqu'à ce que le retour de l'obscurité leur permît de continuer leur voyage avec sécurité. Les femmes se servaient des mêmes artifices. Elles s'habillaient en servantes, en paysannes, en nourrices; elles traînaient des brouettes, elles portaient des hottes et des fardeaux. Les plus jeunes

se noircissaient le visage avec de la terre ou même des teintures, pour ne pas attirer les regards; d'autres prenaient des habits de laquais, et suivaient à pied, au travers des boues, un guide à cheval qui paraissait leur maître...

Déguisements, ruses, marches de nuit, passages clandestins de la frontière avec ou sans « passeurs », ce sera le drame de tous les refuges, du XVI^e siècle à nos jours, le drame de chacun des centaines de milliers de traqués au long de l'interminable et navrante route des proscrits de la foi.

Ludlow et ses amis (XVII^e siècle)

Religieux et politique tout à la fois, le Refuge à Lausanne et Vevey de Ludlow et de ses amis.

La place nous manque, hélas, pour conter, fût-ce en quelques mots, l'aventure de ces juristes et de ces militaires cromwelliens qui avaient voté la mort de Charles I^{er}. L'historien Eug. Mottaz en a fait, dans la *Revue historique vaudoise*, le récit passionnant. Protégés de LL. EE. pendant de longues années – ce qui n'a pu empêcher que l'un d'eux fût assassiné, un dimanche matin, en pleine place Saint-François à Lausanne – la plupart de ces exilés demeurèrent dans notre pays jusqu'à leur mort. En bons insulaires qu'ils étaient, remarque malicieusement leur historiographe, ils n'ont jamais appris le français! L'église de Saint-Martin à Vevey, qui ressemble beaucoup d'ailleurs aux églises anglaises de la même époque, contient plusieurs de leurs tombes; ses murs rappellent leurs mérites dans de longues épitaphes latines. Est-ce là l'origine de l'amour des Anglais pour ce coin de la terre suisse? Tout près de Chillon qui est vaudois par l'histoire, mais anglais par la poésie, sur la rive du lac dont non seulement Byron mais aussi Ruskin et d'autres arbitres de la beauté leur ont appris l'enchantement intarissable, Vevey a été longtemps un des lieux les mieux aimés des Britanniques. Et plus tard, aux internés de la guerre 1914–18, pour qui ce séjour sous contrainte fut si peu dur, les mânes de Ludlow et ses compagnons ne disaient-ils pas: « Voyez comme on est bien dans cette terre de refuge! » De même, ces quatorze aviateurs de la R. A. F. qui, lors des grands raids contre l'Italie pendant la dernière guerre, s'écrasèrent au Bouveret et vinrent à Vevey pour y dormir leur dernier sommeil, n'entendirent-ils pas les patriotes anglais d'autrefois leur dire, de leurs tombes voisines: « Ici, c'est terre d'asile; on y repose en paix! »?

Les Vaudois du Piémont (XVII^e siècle)

Religieux et militaire, le Refuge des Vaudois du Piémont. Odyssée extraordinaire, romanesque, folle d'héroïsme et de foi que celle de ces paysans rudes, chassés de leurs hautes vallées. Une guerre d'extermination avait laissé leur pays à l'état de « terre brûlée », forme de

belligérance dont nous avons vu, de nos jours, l'affreux retour. Ces hommes, ayant perdu, dans l'exode, de maladie et de froid la presque totalité des femmes et des enfants qui les accompagnaient, dispersés d'abord dans des principautés allemandes et dans les cantons protestants suisses, se rassemblèrent ensuite dans les Grisons, puis dans le Pays de Vaud. Armés par la puissance en lutte contre la France, venus par petites bandes cheminant de nuit dans les forêts, réconfortés par les habitants des fermes isolées, ils se retrouvèrent un millier aux premiers jours d'août 1689 dans la région de Nyon et de Morges. Le matin du 16, ils étaient rassemblés sur la plage de Prangins. Ils se mirent à genoux pour rendre grâce, puis s'embarquèrent dans quinze grandes barques, sous la conduite du valeureux Henri Arnaud, pasteur et capitaine, et, par une marche rapide à travers les montagnes et les cols de la Savoie, allèrent reconquérir de haute lutte leurs vallées. Ce fut la «Glorieuse Rentrée», dont un monument, élevé au lieu même de l'embarquement, rappelle le souvenir. Chaque année, le 16 août, leurs descendants en Suisse, dont la plupart ont acquis notre nationalité, se réunissent sur la fameuse plage et commémorent par un service religieux ce haut fait de leurs ancêtres.

Les Camisards (XVII^e siècle)

Religieux et militaire encore, et d'un même caractère brûlant, fut le Refuge au Pays de Vaud des Camisards cévenols. Rien de nouveau sous le soleil, dit l'Ecclésiaste. Ces frustes paysans des causses cévenoles, ces fils du «Désert», qui tinrent en échec, des années durant, les dragons du duc de Villars, portaient une sorte de chemise sur leurs vêtements en signe de reconnaissance, d'où leur nom de Camisards. Leur action fut le précurseur du maquis de la Résistance. C'étaient des centaines d'hommes résolus, auxquels se joignirent volontiers des aventuriers, même catholiques, qui pullulaient en ces temps troublés. Pendant dix ans, les Camisards furent la terreur de la police de LL. EE. et les sbires de Louis XIV qui, de la Savoie au Rhin, surveillaient les issues de notre pays pour empêcher leur retour en force en Languedoc ou aux Cévennes. Ces «religionnaires», comme la population les nommait, inspirés et entraînés par des chefs audacieux et fanatiques, dont le fameux Jean Cavalier, se pourvoyaient en armes et en argent en attaquant, sur la rive vaudoise du Léman ou sur le lac lui-même, des convois qui s'en allaient ravitailler par le Grand-Saint-Bernard les armées françaises guerroyant au Piémont contre le duc Victor-Amédée de Savoie, ce qui mettait en émoi gouvernements et chancelleries.

Des Vaudois, par sympathie pour la cause protestante, par goût de l'aventure ou parfois aussi par esprit de lucre, participèrent à ces coups de main souvent fructueux et souvent impunis.

L'un des plus retentissants à l'époque fut l'abordage de nuit, au large de Lutry, d'un brigantin transportant à l'armée d'Italie des étoffes précieuses et des sacs d'or et d'argent. L'entreprise réussit et ces pillards, agissant pour la défense de leur foi, mais aussi au nom et pour le compte du très-catholique duc de Savoie, se partagèrent un butin considérable dont ils firent parvenir cependant la plus grande part au duc. Mais les autorités bernoises finirent par découvrir et arrêter ceux de leurs sujets qui avaient participé à l'entreprise, et leur chef, le banneret J.-P. Blanchet de Lutry, fut condamné «à avoir la tête tranchée par le glaive en exemple terrifiant donné à tous les malfaiteurs de son espèce».

Les Prêtres Réfractaires – Les Trappistes (Révolution française)

Religieux aussi les grands Refuges catholiques de la Révolution française. Des milliers et des milliers de prêtres dits «réfractaires», refusant d'accepter la constitution civile du clergé, passent à leur tour, après quels émouvants, dramatiques et dangereux voyages, les cols du Jura pour trouver asile dans les cantons catholiques. Fribourg, en particulier, les hébergea en quantité telle que dans bien des fermes de la Gruyère, de la Singine ou du district du Lac (région de Morat), une pièce, souvent la meilleure, s'appelle aujourd'hui encore la «chambre du prêtre», en souvenir du ou des ecclésiastiques réfugiés d'alors.

De tous les épisodes remarquables de ce Refuge, nul n'égale en grandeur morale et spirituelle celui des Trappistes français qui apparurent, un jour du printemps 1791, à la Valsainte en Gruyères. De longs pourparlers avec les autorités civiles et religieuses du canton de Fribourg avaient précédé leur départ de France afin qu'ils viennent installer, dans la Chartreuse abandonnée, un monastère selon la règle de Citeaux, de saint Benoît et de saint Bernard. Muni enfin des pouvoirs nécessaires, le Père Supérieur, Augustin de Lestranges, se mit en route avec ses moines – ils étaient vingt-quatre – pour transplanter en terre d'exil, loin des tourmentes révolutionnaires, la plus ancienne maison monastique de France. Grâce à son énergie surhumaine elle devait y connaître une floraison extraordinaire et très étendue, car le Père Augustin envoyait ses colons religieux fonder de nouvelles maisons, d'abord à Romont et à Sembrancher dans le Valais, puis au Piémont, en Espagne, en Allemagne et jusqu'en Irlande. Dans son tome imposant, *Règlements de la Maison Dieu de la Valsainte, de Notre-Dame de la Trappe, au canton de Fribourg en Suisse*, édité en 1794 chez Béat-Louis Piller, imprimeur de LL. EE. à Fribourg, on peut lire l'histoire minutieusement détaillée du voyage des Pères en Suisse. Citons quelques lignes, prises dans le VII^e Chapitre, «Départ de la Nouvelle Colonie des Religieux de la Trappe»:

Après être sortis de France et entrés dans la Suisse ils se retirèrent dans le coin d'un bois pour s'y livrer aux sentiments dont leurs cœurs

étaient pressés. Mais rien de plus édifiant que ce qui s'y passa. Le voici dans le plus grand détail: Premièrement ils s'embrassèrent tous très étroitement, pour resserrer les liens de la charité qui les avait réunis dans le même dessein; ensuite ils se jetèrent à genoux, la face contre terre, pour adorer ce Dieu de charité, reconnaître qu'il est le Dieu de l'univers entier, et le remercier de leur y avoir fait trouver une petite habitation et de les avoir délivrés des obstacles que le Démon s'efforçait d'y mettre. Ils dirent pour cela en grande cérémonie le Psaume 123, qui convenait si bien: «... Si le Seigneur n'eût été avec nous... Loué soit le Seigneur qui n'a point permis que nous fussions la proie des bêtes féroces... Nos chaînes ont été brisées et nous avons été délivrés de l'esclavage...» Après, s'étant encore mis à genoux, ils levèrent les mains vers le ciel, priant pour leurs ennemis et en particulier pour ceux qui les forçaient à s'exiler de leur pays et répétèrent par trois fois ces paroles si touchantes de saint Etienne: « Seigneur, ne leur imputez, point ce péché»; et après avoir dit les Oraisons convenables à ces différents sujets ainsi qu'aux besoins de l'Eglise, ils se mirent en marche du côté de la Suisse, deux à deux, se tenant par la main comme des frères tendrement unis, et récitant pour les Suisses, leurs nouveaux compatriotes, le Psaume 40 qui leur annonce tant de bénédictions pour la miséricorde qu'ils ont exercée à leur égard: « Heureux celui que sa compassion rend attentif aux besoins du pauvre et de l'affligé! S'il tombe lui-même dans l'affliction, le Seigneur viendra à son secours.»

Cependant leurs voituriers considéraient tout cela avec le plus grand étonnement, et ont été si frappés et si touchés à la vue de ce spectacle, que l'un d'eux a dit que de sa vie il n'oublierait ce voyage et surtout cette circonstance.

Une multitude d'hôtes, de passants, de visiteurs, d'enfants hébergés et éduqués firent de ce haut lieu un centre de mouvement et de vie, pendant les quinze années – coupées cependant de deux nouveaux exodes – de son occupation par les disciples de saint Bernard. Louis Veillot leur consacre plusieurs pages de ses fameux *Pèlerinages de Suisse* (Paris 1841) et dit du Père Augustin:

Homme plein de foi, de ressources et de génie, il consacra à la conduite de son couvent une activité à mouvoir des nations... et ajoute: Rapprochement étrange – tandis que ces pieux bannis exerçant dans un coin de la Suisse les rudes devoirs de leur état, priaient, travaillaient, faisaient l'aumône, élevaient des enfants, arrachaient enfin des cris d'estime et d'admiration aux Réformés eux-mêmes, les armées de cette Révolution qui les avait chassé de France, les soldats de la liberté, de la philosophie, de l'égalité et de la fraternité, occupant les Alpes sur d'autres points, mettaient tout au pillage, tuaient, démolissaient, dépouillaient les vivants et les morts, trouvaient à prendre même dans les ermitages, même dans les chalets et massacraient encore lorsqu'il n'y avait rien à voler...

En 1814, les Trappistes, trop pauvres pour acquérir le domaine pour leur demeure définitive, rentrèrent en France. Leur maison de Sembrancher en Valais fut détruite et, plus tard, rasée. Lorsque le voya-

geur remonte de Martigny la route du Grand-Saint-Bernard, il rencontre à main gauche, à la sortie du défilé de la Monnaie où la Dranse roule ses eaux tumultueuses, un petit monument de granit. Il est entouré d'une grille, et porte la date de 1905 et cette inscription: «A la mémoire de Dom Augustin de Lestranges, abbé de la Trappe de la Valsainte, fondateur des deux monastères, et des pieux fils de saint Bernard, qui, chassés de France par la Révolution, trouvèrent un asile en ce lieu de 1796-1798.»

Aujourd'hui, écrit encore Veillot, la Valsainte est de nouveau abandonnée. Les bienfaits ont de nouveau disparu, et les populations environnantes redemandent les trappistes comme elles avaient redemandé les chartreux. Puisse la prière revenir encore une fois, et pour toujours, dans ces lieux qu'elle a consacrés!

J'ai contemplé cette maison vide, ce vallon que la cloche et les chants n'animent plus, avec une respectueuse tristesse mêlée d'un peu d'orgueil, je l'avoue: les chartreux et les trappistes sont originaires de notre noble royaume; beaucoup de Français ont exercé là toutes les vertus évangéliques, plusieurs reposent dans le cimetière délaissé... Pour moi, catholique de France, c'est plus qu'un champ de bataille où seraient glorieusement morts les héros de ma nation...

Séparation de l'Eglise et de l'Etat en France (XIX^e siècle).

Le dernier Refuge religieux, catholique également, fut celui qui, lors de la séparation de l'Eglise et de l'Etat en France, vit refluer chez nous prêtres et Congrégations expulsés du sol de leur patrie. Tous les centres culturels catholiques de notre pays, Fribourg, St-Maurice, Einsiedeln, St-Gall, Lucerne, Coire, bénéficièrent et bénéficient encore d'un apport considérable d'hommes et de femmes éminents de ce Refuge-là; à tel point que l'une des rues du quartier du Guintzet à Fribourg, où foisonnent les maisons religieuses, s'appelle, par dérision, la rue Emile-Combes!

Il n'est pas jusqu'à la citadelle de Calvin qui n'ait été touchée par ces événements. Ses paroisses de confession romaine ont pris une telle extension qu'elles atteignent, à l'heure présente, le 48% de la population totale de la République et Canton de Genève, la Protestante.

(A suivre.)